



HAL
open science

Regards anthropologiques et métaphysiques croisés sur l'histoire de l'âme végétante : l'exemple de l'opposition de Jean-Baptiste de la Quintinie aux conceptions cartésiennes de la croissance des plantes

Aliénor Bertrand

► **To cite this version:**

Aliénor Bertrand. Regards anthropologiques et métaphysiques croisés sur l'histoire de l'âme végétante : l'exemple de l'opposition de Jean-Baptiste de la Quintinie aux conceptions cartésiennes de la croissance des plantes. Dix-septième siècle, 2023, n° 301 (4), pp.635-646. 10.3917/dss.234.0635 . hal-03922205

HAL Id: hal-03922205

<https://hal.science/hal-03922205v1>

Submitted on 4 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Regards anthropologiques et métaphysiques croisés sur l'histoire de l'ontologie végétale : l'exemple de l'opposition de Jean-Baptiste de la Quintinie aux conceptions cartésiennes de la croissance des plantes

(Version soumise à la revue *Dix-septième siècle*)

Aliénor Bertrand

La notion dominante mais controversée d'« environnement » succède aujourd'hui au concept de « vie » au premier rang des projections anachroniques sur les textes de l'époque moderne. Et l'histoire de l'ontologie végétale est malheureusement aujourd'hui comme hier l'une des plus affectées par de tels transferts erronés¹. La méprise devient cruelle lorsqu'il s'agit de l'œuvre de l'un des plus grands auteurs du Théâtre de l'agriculture du Grand Siècle. Connu pour ses principes de taille qui lui ont valu d'être nommé « Directeur des jardins fruitiers et potagers de toutes les maisons royales », Jean-Baptiste de la Quintinie serait ainsi le représentant de l'esprit français, coupant, voire affaiblissant les végétaux en raison d'une vision géométrique du monde ordonnée par l'ambition de dominer la nature². De façon plus ou moins informée ou précise, l'histoire de la métaphysique est alors convoquée en renfort, renvoyant à Descartes comme à celui qui aurait précipité l'enrégimentement mécanique de la nature, et plus particulièrement du végétal³. Il n'est pourtant besoin que d'ouvrir *l'Instruction pour les jardins fruitiers et potagers* pour se rendre compte de la franche opposition de J.-B. de la Quintinie au cartésianisme et aux manières de penser les arbres qui s'y réfèrent. Force est alors de constater que la plupart des histoires de l'ontologie végétale véhiculées par les récentes philosophies ou histoires « de l'environnement » ne résistent guère à la lecture des textes du Grand siècle dans leur littéralité.

Laisser délibérément de côté l'usage anachronique de la notion d'environnement n'est cependant que le premier des gestes qui permet d'étudier les relations de la métaphysique du

¹ La symétrie apparente entre ces mésusages recouvre des différences : tandis que le concept biologique de vie a été projeté anachroniquement sur les textes scientifiques de l'époque moderne, la notion de vie demeure l'objet d'analyses précises et adéquates dans les autres champs du savoir et en littérature. A l'inverse la projection de la catégorie d'environnement est globalement anachronique, qu'il s'agisse des sciences exactes ou de tout autre registre de discours, et elle est l'objet de critiques contemporaines sévères en anthropologie. Pour le concept de vie et le végétal, voir l'hommage rendu par Georges Canguilhem à Foucault dans la Préface de l'ouvrage de François Delaporte, *Le Second Règne de la nature ; essai sur les questions de végétalité au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2011.

² On n'en finirait pas de citer tous les ouvrages véhiculant ce *topos* depuis vingt ans. Pour un exemple récent, voir Michael Marder, *La Pensée végétale – Une philosophie de la vie des plantes*, Paris, Les Presses du réel, 2021.

³ Voir, pour ce qui est des effets de ce lieu commun sur l'histoire plus particulière des jardins, Dominique Garrigues, *Jardins et jardiniers de Versailles au Grand siècle*, Paris, Éditions Champ Vallon, 2001, p. 14 : « Et nous voici revenu au thème central du livre : les jardins de Versailles à l'intersection de la rationalité la plus “cartésienne” et du merveilleux tel qu'il s'exprime en permanence pour magnifier la puissance du prince dans une récréation idéalisée du monde dans le souverain se pose comme maître et ordonnateur. »

XVII^e siècle avec la théorisation savante des pratiques des plantes. Il faut encore trouver les secours d'éclairages historiques et anthropologiques plus robustes.

Cet article a pour but de mettre en évidence la façon dont la métaphysique et l'anthropologie pourraient être mobilisées à parts égales pour lire les *Réflexions sur l'agriculture* de J.-B. de la Quintinie⁴ : il montre l'intérêt de croiser des approches venues de différentes disciplines de la constellation anthropologique – sociohistoire, anthropologie des savoirs, anthropologie de la nature – et de les combiner avec les méthodes pratiquées en histoire de la philosophie pour la lecture des œuvres métaphysiques. Dans un premier moment, la défense d'un principe vital ordonnant la croissance végétale qui structure les *Réflexions sur l'agriculture*, texte de clôture de l'*Instructions pour les jardins fruitiers et potagers* sera abordée au prisme de l'anthropologie des savoirs et de l'histoire des sciences, puis l'on montrera les limites de cette approche en faisant appel aux perspectives de la sociohistoire, avant d'exposer enfin quels partis la théorie de la fructification de J.-B. de la Quintinie pourrait tirer des apports croisés de l'anthropologie de la nature et de l'étude plus fine de la métaphysique cartésienne.

I. L'OPPOSITION OUVERTE A LA « PHILOSOPHIE NOUVELLE » : REGARDS DE L'ANTHROPOLOGIE DES SAVOIRS ET DE L'HISTOIRE DES SCIENCES

Dans les *Réflexions sur l'agriculture*, la défense d'un principe vital commandant la croissance végétale ne paraît pas pouvoir être séparée de l'expérience de jardinier que J.-B. de la Quintinie met en scène du début à la fin de son ouvrage. La place même de ce texte à la fin du très gros volume de l'*Instruction pour les jardins fruitiers et potagers* indique assez les règles de lecture des propositions abstraites qu'elles contiennent, soit comme le fruit de l'expérience du jardinage elle-même. L'anthropologie historique des savoirs paraît ainsi légitime pour contextualiser correctement les arguments théoriques développés dans cette œuvre⁵. De fait, si l'on examine l'opposition résolue de J.-B. de la Quintinie au cartésianisme, celle-ci se repère effectivement à plusieurs séries de raisonnements hétérogènes qui, la

⁴ Les *Réflexions sur l'agriculture* de Jean-Baptiste de la Quintinie, dont le nom s'orthographe aussi La Quintinye ou La Quintynie au XVII^e siècle, constituent, après le *Traité de la culture des orangers* le troisième des traités publiés avec l'*Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*. Cette grande somme a été éditée pour la première fois en 1690 de façon posthume chez Claude Barbin sous le titre suivant : *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers, avec un Traité des Orangers, suivy de quelques Réflexions sur l'Agriculture*. Paris, Chez Claude Barbin, sur le second Perron de la sainte Chapelle, 1690. Avec Privilege de Sa Majesté. L'ouvrage, très soigné et qui rencontra un grand succès connu sa première édition pirate dès 1692 à Amsterdam chez Henri Desbordes, avec l'ajout du très petit *Traité de la Culture des Melons* (anonyme), et du *Traité de la culture des Fleurs* dans la seconde édition de 1697 qui comme le précise des éditions ultérieures, résume les traités de Agostino Mandirola et a été publié dans la seconde édition de Claude Barbin en 1695. Les éditions se sont ensuite succédées aussi bien en français qu'en anglais (première édition anglaise, Jean-Baptiste de la Quintinie, *The Compleat Gard'ner : or, directions for cultivating and ordering of fruits-gardens and kitchen-gardens*. Now Compediously abridg'd and made of more use, with very considerable improvements. By Geroge London, and Henry Wise. London. Printed for M. Gillyflower, at the Spread Eagle in Westminster-Hall, 1693). La nouvelle édition d'Actes Sud en 1999, rééditée en 2016, qui sera ici le texte de référence, a été établie à partir de la première édition française chez Claude Barbin et en modernise l'orthographe.

⁵ Des travaux récents ont donné une nouvelle impulsion à l'étude des conditions sociales et matérielles de la production des énoncés savants, tandis que l'histoire des jardins et la connaissance des pratiques médicales, pharmaceutiques ou arboricoles anciennes des plantes se sont elles aussi considérablement développées. Citons ici l'ouvrage de référence, Steven Shapin et Simon Schaeffer, *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique* [1985], trad. fr. T. Piélat, Paris, La Découverte, 1993. Plus récemment, Françoise Waquet, *L'Ordre matériel des savoirs. Comment les savants travaillent, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, CNRS éditions, 2015 ; Jean-François Bert et Jérôme Lamy, *Voir les savoirs, Lieux, objets et gestes de la science*, Paris, Anamosa, 2021. Parmi les références innombrables de l'histoire des jardins qui est immense, voir notamment pour notre sujet, Florent Quellier, *Histoire du jardin potager*, Paris, Armand Colin, 2012, et *Des fruits et des hommes, L'arboriculture fruitière en Île-de-France (vers 1600-vers 1800)*, Rennes, PUR, 2003.

plupart, sont explicitement et inextricablement liés aux gestes horticoles et à leur temporalité propre.

La thèse de l'existence d'un principe de la vie végétale et l'affirmation d'une action des racines s'appuient ainsi en premier lieu de façon essentielle sur l'expérience de la plantation, du semis et de la saisonnalité. L'opposition à la théorie des ajustoirs⁶ au profit d'une vision dynamique et polymorphe de la croissance végétale fait fond quant à elle sur les techniques horticoles et particulièrement celles de la greffe. Enfin, une dernière volée de raisonnements dévoile l'insignifiance de la théorie cartésienne en la rapportant à sa non-pertinence pour aider au perfectionnement du soin des jardins.

Dans une première série d'arguments, récurrents au fil des chapitres, J.-B. de la Quintinie défend l'idée d'un principe de vie et soutient la thèse d'une action propre des arbres dans la croissance de leurs parties, particulièrement des racines. Il a pris soin de souligner dès la fin de sa « Préface », que sa réflexion est née « par l'endroit qui a été le premier à réveiller sa [ma] curiosité »⁷, à savoir les rythmes du réveil et du sommeil de la végétation qui déterminent la croissance végétale. Or, dès le premier chapitre des *Réflexions*, qui dessine cette opposition entre les phénomènes végétaux printaniers et automnaux⁸, il prend à revers l'analogie cartésienne d'un arbre machine composé de tuyaux dans lesquels circulerait du lait⁹.

Si l'on en croit la « nouvelle philosophie », la croissance végétale serait principalement déterminée par deux phénomènes, l'un extérieur, l'autre intérieur : le premier est celui des mouvements de la sève liés au réchauffement général de l'air et de la terre au printemps et à leur refroidissement à l'automne, et le second est la forme des pores par lesquels cette circulation s'effectue, laquelle détermine la morphologie des parties des plantes¹⁰. J.-B. de la Quintinie renverse donc l'analogie cartésienne de l'arbre avec un agencement mécanique de tuyaux. Il montre d'abord que, contrairement au liquide échauffé d'une simple machine, la sève ne circule pas uniformément dans les plantes, en conséquence de quoi, leurs différentes parties ne se développent pas de façon proportionnée. La dynamique de la croissance ne peut donc pas s'expliquer par un simple échauffement, ce qui est également corroboré par l'observation des différents régimes de développement des racines – d'un même arbre ou d'arbres différents –, et par l'examen des étapes de cette croissance, laquelle commence toujours vers le bas, qu'il s'agisse des semis ou des jeunes plants. J.-B. de la Quintinie accorde aussi une grande importance aux temporalités irrégulières de la germination ou à la vitesse de la reprise des plants dans la même sorte de fond. Il plaide donc pour un « principe de vie » expliquant cette croissance inégale à échauffement égal. Paradoxalement, la recommandation

⁶ Tiré du vocabulaire technique des fontainiers, le terme d'ajustoir désigne un tuyau de métal que l'on soude à l'extrémité d'un conduit pour réguler la taille, la force et la configuration du jet d'eau. Par analogie, il désigne pour les cartésiens les pores des végétaux laissant passer la sève de différentes façons pour permettre la croissance des plantes par une addition de matière ajustée. Pour la critique de la théorie des ajustoirs, voir « Réflexion sur la cause de la différence des sèves et sur l'effet des greffes », chapitre V des « Réflexions sur l'agriculture », in J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers* [1690], Arles, Actes Sud, 2016, p. 1066.

⁷ Voir J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, *op.cit.*, p. 1042.

⁸ Ce premier chapitre s'intitule « Réflexion sur les deux états où paraissent les arbres fruitiers eu égard à la différence des deux saisons : l'automne et le printemps ».

⁹ « Et voilà pourquoi je me représente ici un arbre artificiel, de quelque matière solide qu'il puisse être, par exemple de fer ou de cuivre : je me le figure droit sur son pied et représentant un arbre véritable par le moyen des différents tuyaux qui le composent, le plus gros servant à faire la tige et les médiocres à faire d'un côté les branches et de l'autre côté les racines. », J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, *op.cit.*, p. 1044.

¹⁰ *De la circulation de la sève*, in Claude et Pierre Perrault, *Œuvres diverses de physique et de mécanique*, Leyde, Pierre Vander, 1721.

de la coupe de certaines des racines au moment de leur plantation – le chevelu et les « vieilles » racines – est intrinsèquement liée à cette affirmation de l'existence d'un principe de vie végétale. J.-B. de la Quintinie complète pourtant ce principe général par un second, plus particulier, qui commande le « mouvement attractif » des racines, soit leur « mouvement local »¹¹. En revanche, sa critique de la théorie cartésienne des ajustoirs repose plutôt sur la dynamique de croissance des parties aériennes des plantes et l'observation des phénomènes consécutifs aux greffes.

L'analogie des ajustoirs, qui n'est pas illustrée plus avant par un modèle mécanique particulier, est en effet l'objet d'une critique détaillée. J.-B. de la Quintinie montre d'abord qu'une telle analogie ne permet pas d'expliquer comment, à partir d'un unique point de greffe, c'est-à-dire de criblage de la sève, peuvent se former des parties des arbres différentes, branches et racines, et moins encore rameaux, feuilles, fleurs, fruits –, pas davantage que des parties différentes des fleurs et des fruits, dotées de qualités physiques singulières – peaux, noyaux, écorces, etc. Il dénonce donc l'inexactitude de ce modèle mécanique, modèle si impropre qu'il est au rebours de la temporalité végétale, l'observation prouvant que le point de greffe se fortifie au fil des ans tandis qu'un ajustoir s'use.

J.-B. de la Quintinie développe enfin une troisième série d'arguments concernant l'inutilité pratique de la théorie des ajustoirs qu'il convient d'examiner attentivement. Contrairement à toute attente, la « philosophie nouvelle » rabat le moteur de la croissance sur la providence ou l'ordre de la toute-puissance : en réduisant les mouvements des plantes à des déterminations externes, elle ne permet pas d'apprendre « à disposer cette nature comme je voudrais »¹². J.-B. de la Quintinie renverse donc ici le cartésianisme contre lui-même : la disparition métaphysique du principe de vie végétal empêche d'imaginer se rendre comme « maîtres et possesseurs » des plantes : pour jardiner, il faut pouvoir compter sur la connaissance des dynamiques propres de la croissance végétale, il faut faire avec « l'âme végétante »¹³. S'ils admettent que seuls les mouvements extérieurs de la matière expliquent les mouvements internes des végétaux, les jardiniers se privent de pouvoir agir sur la force propre des plantes, et cette privation ne peut en aucun cas être compensée par l'éclairage analogique partiel que l'imagination des ajustoirs jette sur le développement morphologique des plantes.

La pratique du jardinage et la connaissance fine des gestes horticoles fondamentaux (semer, planter, tailler, greffer) est donc indissolublement liée aux démonstrations théoriques réfutant les principes métaphysiques de la philosophie cartésienne. Nul doute qu'une étude approfondie et circonstanciée de l'ordre de l'anthropologie des savoirs permet d'avoir une meilleure compréhension des articulations métaphysiques du discours tenu par J.-B. de la Quintinie sur l'« âme végétante ». Elle pourrait bien cependant devoir être relativisée. La prise en compte de la rhétorique d'ensemble qui organise le maître ouvrage du Directeur des jardins du Roi dans son contexte sociohistorique et politique aussi bien que théorique pourrait bien en effet ouvrir à d'autres interprétations des *Réflexions sur l'agriculture*.

II. DES SAVOIRS JARDINIERS EN TROMPE-L'ŒIL : HISTOIRE DE LA MÉTAPHYSIQUE ET COSMOLOGIE CARTÉSIENNE

La mise en scène bucolique de l'opposition du printemps et de l'automne qui ouvre le premier chapitre des *Réflexions sur l'agriculture* pourrait en effet occulter d'autres artifices d'écriture, dissimulés. Elle plaide sans doute trop visiblement pour une connaissance des arbres et des plantes liée à la terre, aux saisons, une connaissance qui serait le fruit de pratiques incorporées s'opposant à la vision morphologique et mécanique *ex situ* de la

¹¹ Voir J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, *op.cit.*, p. 1078.

¹² Voir J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, *op.cit.*, p. 1075.

¹³ Voir J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, *op.cit.*, p. 1082

« nouvelle philosophie ». La « comparaison simple » de l'arbre avec une tuyauterie artificielle qui surgit après l'évocation des saisons au premier chapitre des *Réflexions sur l'agriculture* vise certainement à renforcer par un savant jeu d'ombre et de lumière une opposition d'ordre social autant que d'ordre intellectuel au cartésianisme des Académiciens. Comme le montre aussi la *Préface de l'Instruction*¹⁴, il s'agit certainement pour l'auteur de défendre le primat des savoirs jardiniers concernant les plantes sur celui des médecins – et de préserver ce faisant la protection royale dont il bénéficie. J.-B. de la Quintinie n'hésite donc pas à renverser la hiérarchie entre les sciences qui fait de la médecine un savoir englobant, contrant le prestigieux théâtre d'anatomie qui étend alors son emprise à la dissection des animaux et des plantes. Mais il se pourrait aussi que, se servant de cette opposition comme un trompe-l'œil habile, il opère discrètement un déplacement visant à remplacer certaines formes de relations aux arbres et aux plantes par de nouvelles et à les rendre socialement enviables. Car, à vrai dire, en retirant l'âme aux végétaux, Descartes a ouvert non pas une mais deux directions de réflexions sur la croissance végétale : l'une portant sur les mouvements internes des plantes expliquant la formation de leurs parties, voie la plus visible et la plus discutée, celle-là même que réfute si expressément J.-B. de la Quintinie et qui, à l'inverse, sous-tend les expérimentations de Claude Perrault et d'Edmée Mariotte ; et une autre voie, qui emboîte l'explication des mouvements internes des plantes aux mouvements externes de la matière, la liant aux localisations géographiques, à la chaleur, l'humidité, l'existence des vents, etc. À vrai dire, les savants cartésiens ont essayé de tenir ces deux directions ensemble, même si la seconde a été davantage l'objet de spéculations que d'expériences. À tel point que Cl. Perrault soutient que pour expliquer complètement les mouvements des plantes, il faudrait remonter aux mouvements mêmes du monde, voire faire l'hypothèse d'une âme du monde¹⁵... L'on doit se souvenir aussi de la méfiance fondatrice exprimée par Descartes pour les expérimentations :

« Même je remarquais, touchant les expériences, qu'elles sont d'autant plus nécessaires qu'on est suffisamment avancé en connaissance. Car, pour le commencement, il vaut mieux ne se servir que de celles qui se présentent d'elles-mêmes à nos sens, et que nous ne saurions ignorer, pourvu que nous y fassions tant soit peu de réflexion, que d'en chercher de plus rares et étudiées ; dont la raison est que ces plus rares trompent souvent, lorsqu'on ne sait pas encore les causes plus communes, et que les circonstances dont elles dépendent sont quasi toujours si particulières et si petites qu'il est très malaisé de les remarquer. »¹⁶

Pourtant, la seconde voie d'exploration cartésienne ouverte à la botanique, voie que l'on peut dire cosmologique et d'observation, a été durablement oblitérée par la visibilité de la querelle concernant l'existence d'un système circulatoire dans les plantes analogues à celui des animaux, y compris par les commentateurs les plus attentifs¹⁷. Il n'en demeure pas moins que l'ontologie végétale réduite selon le paradigme cartésien aux mouvements de la matière étendue oblige en droit à une étude des relations des plantes aux cycles saisonniers et aux conditions cosmologiques de leur enracinement.

Or, si l'on y regarde de plus près, il faut constater que les pratiques arboricoles de J.-B. de la Quintinie prennent en défaut cette seconde voie de réflexion ouverte par Descartes sur les plantes, la voie cosmologique. En forçant le trait, on pourrait même avancer que le

¹⁴ Voir J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, op.cit., p. 38.

¹⁵ Voir Cl. Perrault, *Des sens extérieurs*, in *Essais de physique, ou Recueil de plusieurs traités touchant les choses naturelles*, à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur du Roy et de l'Académie Française, rue S. Jacques, à la Bible d'or, 1687, p. 29-31

¹⁶ Descartes, *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, Sixième partie, La Pléiade, Gallimard, Paris, p. 169.

¹⁷ Pour l'analyse de cette controverse, voir F. Delaporte, *Le Second Règne de la nature ; essai sur les questions de végétalité au XVIII^e siècle*, op. cit.

Directeur des jardins du Roi s'applique à passer outre les conditions cosmologiques de la croissance végétale sans chercher à les connaître : ses pratiques de jardinage ne peuvent pas s'embarrasser de telles observations. Ce qui lui importe au contraire est d'assurer la croissance des végétaux qu'il cultive indépendamment des conditions cosmologiques de leur enracinement. Le trompe-l'œil de la scène originaire du premier chapitre des *Réflexions* occulte la lutte du Jardinier du Roi contre les rythmes des saisons, l'obligation dans laquelle il se trouve de faire pousser les légumes du potager royal à l'endroit qui lui a été commandé, la gloire qu'il trouve d'offrir à la Cour des fruits provenant d'arbres arrachés au terroirs lointains où ils poussent naturellement. Ce que J.-B. de la Quintinie sait si bien qu'il se moque des jardiniers imaginant des théories très complexes pour choisir la terre des caisses de leurs orangers, oubliant que « ceux-ci sont pour nos climats des arbres étrangers », et leur oppose l'usage d'une terre dont on voit qu'elle convient aux arbres qui y poussent, soit la meilleure terre « naturelle et commune et le moins pierreuse »... du voisinage¹⁸.

La sociologie historique permet ainsi de mieux saisir les relations entre les principes métaphysiques de J.-B. de la Quintinie et ses pratiques empiriques – ce qu'il exprime d'ailleurs très bien lui-même. Ressaisissant au début des *Réflexions* l'imaginaire bucolique livresque venu de l'Antiquité, J.-B. de la Quintinie lui fait rapidement correspondre les contraintes modernes de la charge des jardins du Roi. Or il considère que le mécanisme des cartésiens n'est pas approprié pour permettre la théorisation de ces pratiques, ni, paradoxalement, d'expliquer en quoi elle lui permettrait de « disposer » de la nature. Si les cartésiens avaient raison, il faudrait supposer que plus on laisse « d'anciennes racines » aux arbres, plus on leur laisse d'« ouvertures capables de recevoir la sève », et en tirer la maxime qu'il faudrait leur laisser toutes les racines à la plantation¹⁹.

Ce n'est donc pas la crainte « jardinière » de contrevenir aux équilibres cosmologiques qui pousse J.-B. de la Quintinie à s'opposer aux cartésiens, bien au contraire. Prise dans sa rigueur, la nouvelle philosophie obligerait à l'inverse le jardinier savant à toujours lier la compréhension des mouvements intérieurs des plantes à ceux de la terre, de l'eau et des vents.

Remarquons d'ailleurs, que, tout en réfutant la nouvelle philosophie et en récusant l'hégémonie du savoir médical, J.-B. de la Quintinie partage avec Cl. Perrault la pratique sans état d'âme de la coupe et le goût de l'expérimentation. Il pourrait être malicieux de rappeler que Charles Perrault, frère de Claude, souligne, dans la notice qu'il consacre à J.-B. de la Quintinie dans *Hommes Illustres*,²⁰ que ce dernier a mené des expériences systématiques qui n'auraient pu être reniées par les académiciens, arrachant tous les huit jours des arbres plantés en même temps dans un fond de terre identique pour juger de la pousse de leurs racines. Ainsi, non seulement l'opposition sociohistorique du théâtre de l'agriculture et du théâtre de l'anatomie ne suffit pas à expliquer l'anti-cartésianisme de J.-B. de la Quintinie, mais les leçons de l'anthropologie des savoirs montrent que la pratique de la coupe des végétaux est, à la fin du XVII^e siècle, un socle commun à partir duquel s'élaborent les théories savantes de la croissance végétale. Il serait bien naïf en tout cas de supposer que les pratiques jardinières conduisent à des positions animistes, à la fois pour des raisons anthropologiques et métaphysiques. Comme on l'a rappelé, c'est paradoxalement bien plutôt le cartésianisme de Cl. Perrault qui tend vers une telle posture théorique, en partie faute d'attribuer aux plantes une physicalité singulière, différente de celle des animaux et des êtres humains. Mais J.-B.

¹⁸ *Traité de la culture des orangers*, in J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, op.cit., p. 981.

¹⁹ J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, op.cit., p. 1079.

²⁰ Ch. Perrault, *Les hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle, avec leurs portraits au naturel*, Paris, Chez Antoine Dezallier, rue Saint Jacques, à la Couronne d'or, 1696, vol.1, p. 83.

de la Quintinie ne s'oppose pas moins à Théophraste qu'à Descartes ou à Cl. Perrault²¹ : dès le septième article de la Première Partie des *Instructions*, il rappelle qu'il rejette l'opinion de Théophraste ; sa position ne saurait être considérée en aucun cas comme une défense réactive de l'Antiquité²². Ni l'anthropologie des savoirs, ni la sociohistoire de nous permettent vraiment d'offrir de cadre explicatif au renforcement mutuel des pratiques horticoles et du positionnement ontologique du statut des plantes qui se cristallise alors dans cette théorisation de l'expérience de la plantation.

Tentons donc pour finir de trouver secours dans les perspectives ouvertes par l'anthropologie de la nature et leur combinaison avec l'histoire de la philosophie afin de faire peut-être apparaître la singularité éventuelle de l'œuvre et de la position de J.-B. de la Quintinie.

III. ANTHROPOLOGIE DE LA NATURE ET HISTOIRE DE LA METAPHYSIQUE AU SECOURS DE L'INTELLIGENCE DE LA THEORIE QUINTINIENNE DE LA CROISSANCE DES PLANTES

Traduits dans les termes de Philippe Descola²³, l'identification ontologique des plantes, et, partant, les schèmes perceptifs qui sont sous-jacents à la théorisation de la croissance végétale, opèrent par un double principe d'identification des physicalités et des intériorités qui engage l'ensemble des relations interspécifiques. Or, J.-B. de la Quintinie récuse l'idée que l'ensemble des formes et des actions des étants du monde puisse être expliqué par les seules lois du mouvement, tout comme il récuse l'idée selon laquelle la disposition d'une âme puisse être le privilège des êtres humains, ce qui définit le naturalisme anthropologique malgré l'adoption des méthodes scientifiques des cartésiens. Le problème pourrait être posé de la façon suivante : pourquoi le recours à la supposition d'une principe de vie – dont il est malaisé de « se faire une idée »²⁴ – est-il en définitive plus explicatif de la morphologie et de la croissance des plantes que celui des « filières inanimées »²⁵ ? Ou, dit autrement, pourquoi est-il « naturel » de « donner simplement et uniquement de l'action » à ce qui a besoin d'agir ? La difficulté de décrire la croissance des plantes par « les filières inanimées » se heurte en effet au dispositif métaphysique de Descartes qui divise de façon fondatrice les manières de penser l'action des êtres organisés, soit en les rabattant sur les lois générales du mouvement, soit en les interprétant comme des suites de la volonté, c'est-à-dire de l'activité de l'esprit. Si la substance pensante peut être affectée par les signes de la sensation, cette affection suppose l'existence d'organes dédiées, ceux des sens, qui sont eux-mêmes réglés par les lois du mouvement, et qui se découpent aisément dans les corps animaux. Seule la disposition du langage articulé, l'action de converser en usant de combinaisons nouvelles de signes, suppose nécessairement l'activité de l'esprit. Les mouvements nécessaires à l'entretien de la vie, comme la nutrition et la génération, n'ont pas besoin des opérations de l'âme pour s'accomplir : la médiation des organes des sens opère sans le secours de l'âme.

Or ce dispositif cartésien destiné à distinguer si une action extérieurement observée est l'indice ou non de la disposition d'un esprit ne convient pas à l'organisation des plantes : la centralisation mécanique des mouvements venus des sens, de même que le commandement automatique des mouvements des corps animaux ne correspondent pas à la physicalité des végétaux : elle ne convient ni à leur morphologie, ni à la dynamique de leur croissance. En effet, à la différence des animaux, non seulement la croissance des plantes est imprédictible,

²¹ Notons au passage que Ch. Perrault fait aussi état de l'érudition de J.-B. de la Quintinie et ne manque pas de rappeler que celui-ci a lu tous les auteurs, aussi bien anciens que modernes. Il précise aussi son parcours, mentionnant ses études philosophiques.

²² J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, op.cit., p.63.

²³ Ph. Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

²⁴ J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, op.cit., p. 1078.

²⁵ *Ibidem*.

mais aussi, avec elle, tout ce qui permet d'expliquer « qu'elles puissent attirer la nourriture qui leur est nécessaire, tant pour se conserver dans leur individu que pour croître et multiplier leur espèce »²⁶. Le dualisme de l'âme et du corps, tel que conçu par Descartes, ne permet donc pas de décrire les mouvements des plantes, c'est-à-dire, *a minima* les mouvements de leurs racines ou les modes de leur fructification, qui sont aussi, en même temps, des transformations spectaculaires de leur morphologie. Ni la nutrition, ni la génération des plantes, à la différence de celles des animaux, ne peuvent être réduites à une addition mécanique de matière à des parties déjà constituées.

Pour expliquer la position de J.-B. de la Quintinie, il faut donc revenir à l'analogie qui pourrait mener à la conclusion de la non existence d'une substance pensante chez les animaux à l'absence d'un principe de vie chez les plantes. Or, J.-B. de la Quintinie retrouve sur ce point la critique liminaire de Théophraste recommandant de ne pas abuser des analogies entre les animaux et les plantes. Mais, si la réflexion analogique théorique ne suffit pas, sur quoi fonder la description ? J.-B. de la Quintinie lie alors le principe de sa propre explication des mouvements des plantes à l'analyse de ses interactions avec elles. Non seulement les plantes agissent, écrit-il, mais elles réagissent à la manière dont on les traite, et cette réaction affecte leur organisation tout entière. Or, ces mouvements différenciés selon la manière dont on les conduit s'effectuent sans la médiation des organes à la perception, les organes des sens. Si l'on voulait démêler la pelote d'arguments d'ordre hétérogènes qui opèrent ici, il faudrait séparer l'existence d'une strate perceptive liée aux interactions avec les plantes pratiquées dans le jardinage, une autre qui organise un savoir pratique autour de l'expérience de la plantation, et une troisième qui prend appui sur le corpus métaphysique savant pour légitimer la notion de principe de vie contre les cartésiens. Mais, au croisement de tous ces éléments d'interprétation, l'expérience de la coupe des racines d'un arbre que l'on plante et de ses réactions lors de sa reprise, par différence avec un arbre que l'on replante en les lui laissant, trouve statut de « fondement certain et infaillible » des pratiques jardinières, tandis que le principe de vie, « l'âme végétante », devient en même temps le « fondement » théorique de toute explication de ces actions des plantes²⁷.

Sur le plan théorique, J.-B. de la Quintinie s'oppose donc à la fois aux anciens et aux cartésiens. Il conserve des premiers une manière unique de comprendre, sous le paradigme de la croissance végétale, la nutrition et la génération par l'action d'un « principe de vie » mais va bien au-delà en montrant que ce principe de vie commande des mouvements propres repérables à des expériences répétées d'interactions ; il emprunte aux seconds le projet de pouvoir, selon ses termes, « disposer de la nature », soit conduire les plantes avec art, tout en récusant les définitions cartésiennes de l'âme comme substance pensante et en rejetant le cadre même du dispositif dualiste. L'indication de l'activité de l'âme se repère extérieurement non à la capacité de combiner des signes de façon nouvelle, mais de croître de manière imprédictible d'une façon qui laisse place à des combinaisons nouvelles dont les greffes sont l'exemple par excellence. La maxime de la raréfaction à laquelle J.-B. de la Quintinie a attaché son nom et sa réputation fait donc fond sur la liaison de la fonction de nutrition et de génération qui caractérise la philosophie aristotélicienne, et au-delà, une bonne partie des œuvres du corpus venu de l'antiquité grecque et latine. Car, si les plantes s'enracinent mieux et fructifient mieux quand on les coupe, c'est en raison de cette relation intrinsèque entre nutrition et fructification, laquelle définit le principe de vie singulier qui les anime et dont Descartes entendait se passer.

Sur le plan ontologique, ni les corps des plantes, ni leurs âmes ne sont donc identiques à ceux des êtres humains ou des animaux. Dit dans les termes de l'anthropologie de la nature,

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ Voir J.-B. de la Quintinie, *Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*, *op.cit.*, p. 1080 et p. 1082.

cette proposition métaphysique se coule dans les repères d'un schématisme ontologique tel que l'intériorité des plantes et leur physicalité sont réputées dissemblables à celles des animaux ou des êtres humains. Ces trois sortes d'êtres se ressemblent et diffèrent donc sous certains rapports, et par leurs physicalités, et par leurs intériorités : ils se nourrissent et se reproduisent, mais la fructification des plantes n'est pas analogue au développement des semences des animaux. Inutile de préciser que, quant à l'intériorité, le principe de vie des plantes n'a aucune sorte de rapport avec la libre disposition des signes d'un langage articulé, ni même avec les controverses qui sont liées au langage. On reconnaîtra ici sans aucun doute les marques du régime anthropologique de l'analogisme et non celui du naturalisme, – pas plus que celui de l'animisme.

La contribution croisée de l'anthropologie de la nature et de l'histoire de la philosophie à l'interprétation de l'*Instruction* nous permet donc, en conclusion, de ressaisir autrement des éléments de lecture fournis précédemment par l'anthropologie des savoirs et la sociohistoire. Sa méthode oblige en effet à lier le repérage des schèmes ontologiques à des schèmes de relation²⁸, et c'est là justement l'une de ses différences essentielles avec les textes théoriques issus de l'*Ontological Turn* en anthropologie. Or, de ce point de vue, J.-B. de la Quintinie apparaît aussi comme participant éminemment à un régime anthropologique analogiste. Les schèmes de relation qu'il déploie pour relater ses relations avec les plantes, de même que ceux que l'on peut mobiliser pour décrire ses pratiques, débordent de beaucoup les seules contraintes productives. Certes, la relation de production est essentielle, mais elle dépend ici directement de rapports politiques de protection imbricant à la fois les hiérarchies humaines et les pratiques des plantes. Le prestige retiré par le Directeur des jardins fruitiers et potagers du Roi de ses réussites horticoles singulières est donc déterminant en dernier ressort pour expliquer le statut ontologique des plantes de l'*Instruction*. Et l'on mesure la distance qui sépare cette fin du XVII^e siècle avec le siècle suivant, tant la renommée de Claude Richard, jardinier de Louis XV, sera de nature différente. Ceux qui auront alors gagné les oreilles du roi sur les questions végétales seront les Physiocrates, champions de la transposition du modèle cartésien de la croissance et de la génération animales aux plantes, et premiers théoriciens de l'agriculture capitaliste et de ses modes d'exploitation des plantes.

Aliénor Bertrand, CNRS-ENS de Lyon (IHRIM)

Résumé

Cet article a pour but de proposer une méthode de lecture par l'exemple du corpus de philosophie et de littérature modernes sur les plantes par la mobilisation de différentes disciplines, notamment l'anthropologie des savoirs et l'histoire des sciences, mais aussi la métaphysique et l'anthropologie de la nature. L'intérêt de ces approches croisées est indiqué par l'exposé d'une interprétation nouvelle des *Réflexions sur l'agriculture* de J.-B. de la Quintinie, texte théorique de clôture de l'*Instruction pour les jardins fruitiers et potagers*. La défense d'un principe vital ordonnant la croissance végétale y est d'abord analysée dans la continuité des objections faites aux cartésiens, rassemblées par la critique de l'analogie de l'arbre-machine ; puis le statut ontologique des plantes est passé au crible plus fin du contexte de la controverse, qui suppose non pas une mais deux voies cartésiennes d'études des végétaux, et qui rappelle le caractère historique transversal de la valeur de

²⁸ Ph. Descola distingue six schèmes de relation : prédation, don, échange, transmission, protection, production, cf. Ph. Descola, *Par-delà nature et culture*, op. cit., chapitre V., p.423-439.

l'expérimentation ; enfin, les aspects les plus métaphysiques de l'opposition de J.-B. de la Quintinie au principe de l'abandon de l'âme nutritive s'y trouvent liés à la fois à la théorie de fructification et aux pratiques de la nature singulières du Directeur des jardins du Roi.

Mots-clés : Jean-Baptiste de la Quintinie - Jardin - Plantes - Arboriculture - Âme végétante - Anthropologie de la nature